Les trois victoires de Maria Goretti

Autor(en): **Marmy, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **79 (1950)**

Heft 8

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1040583

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les trois victoires de Maria Goretti

Le mois de juin verra affluer à Rome les foules d'Italie et du monde venues pour assister à la canonisation de Maria Goretti. Il semble que cette jeune martyre de douze ans soit appelée à devenir l'objet d'un culte aussi populaire que, par exemple, sainte Agnès ou, plus près de nous, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Le film récent qui a retracé sa vie, l'un des chefs-d'œuvre de l'école néo-réaliste italienne, y est sans doute pour beaucoup : exemple typique, pour le dire en passant, de la puissance du cinéma sur les masses. Mais ce succès lui-même s'inscrit dans les plans plus vastes de la Providence qui fait surgir à chaque époque les saints et les modèles dont cette époque a besoin.

La puissance d'attraction de cette simple enfant du peuple qui a défendu son innocence au prix de sa vie a, en effet, quelque chose de mystérieux. N'y a-t-il pas, à juger selon des vues purement humaines, disproportion entre la petitesse de la cause et la grandeur de l'effet ? Et quel court espace de temps entre la mort de cette jeune martyre et son élévation sur les autels !

Voir une mère assister à la canonisation de sa propre fille est un spectacle plutôt rare et, pour celle à qui une telle faveur est accordée, une joie comme il en est peu sur la terre.

La grandeur de Maria Goretti réside justement dans le fait que Dieu a choisi en elle ce qui humainement était le plus humble, le plus pauvre, le plus démuni, le plus oublié, pour en faire une sainte et donner au monde un exemple de cette beauté morale à laquelle, dans son matérialisme et son scepticisme, il n'a plus la force de croire. Cette beauté morale a été le fruit et l'épanouissement d'une triple victoire de Maria sur les conditions du milieu extérieur, du milieu humain et sur elle-même.

* * *

On a de la peine à s'imaginer en Suisse, pays que les géographes et les économistes citent souvent comme un exemple typique de la manière dont l'homme a su maîtriser, aménager, domestiquer la nature et la mettre à son service, la tyrannie inexorable qu'exerce souvent, dans d'autres parties du monde, cette même nature sur l'existence humaine. Et, chose paradoxale, l'homme, qui est parvenu à dompter et à rendre inoffensif ce qui est plus gros et plus fort que lui, n'a pas encore réussi, dans bien des cas, à vaincre ce qui est plus petit et plus faible que lui. Il a domestiqué l'éléphant, il se défend bien contre le tigre et le lion, mais il reste impuissant contre les insectes qui ravagent ses récoltes ou qui lui transmettent les maladies infectieuses. Des millions d'êtres humains meurent encore, chaque année, des fièvres, de la maladie du sommeil, de la malaria...

Or, l'une des données essentielles de la destinée, terrestre et spirituelle, de Maria Goretti est que cette enfant a vécu dans un milieu physique et social qu'on peut vraiment qualifier d'inhumain. Il est des saintetés qui fleurissent parce qu'elles ont lutté contre la séduction d'un milieu trop facile, telle la sainteté d'un Louis de Gonzague ; il en est d'autres qui sont nées de la lutte contre la misère et le désespoir : celle de Maria Goretti est de ces dernières.

Cette enfant a vécu dans l'une des régions du continent à cette époque-là les moins favorables à la vie humaine. Vivre dans les marais Pontins signifiait

vivre dans une région sinistre et désolée, tristement célèbre par la malaria qui y régnait d'une façon endémique, n'offrant que de maigres ressources qu'il fallait arracher à un sol boueux ou desséché au prix d'un labeur exténuant. Les travaux d'asséchement de ces marécages sont restés légendaires par les milliers de vies qu'ils ont coûtés et peuvent être comparés, à ce point de vue-là, à des entreprises comme la construction de Versailles, le percement de Suez et de Panama, l'établissement de la voie ferrée Congo-Océan dans la forêt équatoriale africaine : œuvres gigantesques qui témoignent de la tyrannie qu'une nature inhospitalière peut exercer sur l'homme.

La famille de Maria a connu cette tyrannie... Le père Goretti en fut très tôt la victime puisqu'il en mourut, terrassé à la fois par la malaria, la fièvre typhoïde et la méningite, laissant une femme et de nombreux enfants en bas âge. La maman Assunta la connut aussi, elle qui fut, une fois au moins, sur le point de se décourager dans l'épreuve et à qui son enfant sut rendre confiance dans la vie. Et pourtant, à voir la photographie que nous en donnèrent récemment certains illustrés, on ne peut pas dire que cette femme au visage rude comme celui de nos montagnardes valaisannes devait manquer d'énergie. Le fait qu'elle eut besoin un jour des consolations de sa petite Maria prouve que celle-ci possédait en elle une force secrète, plus puissante encore que les maléfices d'une nature acharnée contre l'homme...

* * *

Sa première victoire fut celle qu'elle remporta, dans son cœur simple illuminé par la grâce, sur le milieu physique inhumain dans lequel la Providence l'avait fait naître. Sa deuxième victoire fut celle qu'elle remporta sur le milieu social, aussi inhumain que le premier, où la destinée l'avait placée. Elle était d'une de ces familles pauvres et laborieuses comme on en voit beaucoup dans tous les pays méditerranéens. Mais la pauvreté est supportable quand on jouit de la liberté. La famille Goretti ne connut, hélas, pas longtemps, la fierté du pauvre qui peut se dire libre. Elle dut un jour quitter le village natal de Corinaldo, où il n'y avait plus ni travail ni pain, pour aller chercher ailleurs de quoi subvenir à ses besoins. Et ce fut le triste exode, les humiliantes rebuffades, les angoisses devant les incertitudes du lendemain... Elle trouva, pour finir, à s'engager chez le fermier d'un riche propriétaire foncier. La femme de ce fermier était morte folle, lui-même était buveur et son fils Alessandro dévoyé par la lecture de revues d'une moralité douteuse. C'est dans ce milieu taré que la famille Goretti, réduite tout entière à l'état de domestique, passera plusieurs années et que se jouera le drame qui contribuera à faire de Maria une sainte. On ne pourrait pas imaginer, à juger les choses du point de vue humain, de situation sociale plus basse ni plus dure car, sans compter le travail harassant et ininterrompu qui était exigé d'elle, la famille Goretti était en outre l'objet de vexations continuelles. Et cependant Maria ne s'est jamais plainte, elle a toujours cherché à faire plaisir et à rendre service, elle n'a pas, au témoignage de sa mère, désobéi une seule fois. Son héroïsme fut celui des humbles : un héroïsme caché, silencieux, qui finit par sembler naturel à force d'être discret. Cet héroïsme-là est peut-être, de par le monde, plus fréquent qu'on ne le croit, mais il reste inconnu, sauf de Dieu, parce qu'aucune circonstance extraordinaire ne vient le révéler au grand jour.

* * *

Cette circonstance fut offerte à Maria Goretti. Elle lui permit en même temps de remporter sa troisième victoire, la victoire sur elle-même. Les deux autres victoires supposent déjà, c'est évident, la victoire sur soi, mais il s'agit ici d'une manière héroïque et peu commune de la remporter ; il s'agit de la fidélité, jusqu'au sacrifice de sa vie, à la loi morale et, pour Maria Goretti, cette fidélité consista à se faire sauvagement tuer à coups de couteau plutôt que de consentir à perdre sa virginité.

Certains prétendent que beaucoup de fillettes, à sa place, ne se seraient pas comportées autrement et qu'une action de ce genre, tout héroïque qu'elle soit, ne suffit pas à faire de quelqu'un un saint. Il faut concéder que le réflexe naturel d'une fillette à qui l'on veut faire violence est la résistance. Mais, justement, chez Maria, le « réflexe » ne fut pas seulement naturel, il fut surnaturel. Le cri qu'elle poussa au moment où le poignard d'Alessandro la transperçait traduisait bien autre chose que l'effroi et l'horreur physiques, bien plus même que l'indignation et la protestation morales. Les paroles qui accompagnèrent ce cri en témoignent : « Alessandro, tu iras en enfer ! » Oui, la vision qui traversa l'esprit de Maria à ce moment-là fut celle de la damnation éternelle de son meurtrier, le sentiment qui agita son cœur fut la douleur de voir une âme se perdre. Bref, son « réflexe » (un théologien dirait : le « motif formel » de son martyre) fut un acte du plus pur amour surnaturel.

Elle le prouva d'ailleurs le lendemain quand, sur son lit d'hôpital, le corps labouré des coups sauvages qu'elle avait reçus, torturée d'une soif atroce qu'il ne lui fut pas donné d'étancher, elle prononça des paroles de pardon, admirables dans la bouche d'une enfant de douze ans, et demanda pour Alessandro la grâce du paradis.

C'est quelques heures avant de mourir qu'elle révéla à sa mère un secret qui en dit long aussi sur sa force d'âme. Elle lui apprit qu'elle n'avait jamais osé lui confier les menées d'Alessandro à son égard, celui-ci l'ayant plusieurs fois menacée de la mort si elle parlait. Ainsi donc cette enfant avait gardé pour elle sans le confier à personne un secret si lourd à porter. Elle avait vécu dans une peur continuelle, cette peur dont les psychanalystes disent qu'elle paralyse l'âme et la conduit à la névrose, mais qui, chez les âmes profondément chrétiennes comme la sienne, contribue aux purifications et aux abandons que Dieu demande à ceux qu'il aime d'un amour particulier.

Trois victoires de Maria Goretti : l'une sur le milieu physique, en se soumettant aux dures conditions qu'il lui imposait (la victoire technique sur ce même milieu sera remportée plus tard par Mussolini) ; l'autre, sur le milieu social, en acceptant la pauvreté, le travail, les humiliations ; la troisième, sur elle-même, en conservant son innocence virginale malgré la séduction et la violence, la sérénité de son âme malgré la peur et surtout en vainquant la haine et la passion par un amour qui alla jusqu'au don de sa vie. Triple leçon qu'il vaut la peine de méditer en ce mois de juin qui fera de la petite paysanne illettrée des marais Pontins une sainte de l'Eglise universelle.

E. Marmy.